

Tant d'histoires à se raconter

Aurélie Resch

Number 117, Winter 2002–2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/41282ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Resch, A. (2002). Review of [Tant d'histoires à se raconter]. *Liaison*, (117), 39–39.



Photo : Archives Liaison

Tant d'histoires à se raconter

Aurélie Resch

La tradition canadienne de conter une histoire au coin d'un feu dans les chaumières ou en forêt, à un cercle de bûcherons, se perpétue de nos jours sur les planches du Théâtre français de Toronto. Pour les 35 ans de ce théâtre, le directeur artistique, Guy Mignault, ouvre la saison avec un mini-festival; trois spectacles en trois semaines. Après *Du pépin à la fissure*, *Contes urbains, contes torontois*, deuxième volet de cette trilogie festive, vient séduire le public du Tft en ce mois d'octobre (2002). Six comédiens, six auteurs, neuf textes. Chaque conte est un hommage à Toronto. Les histoires se passent dans ses rues, se narrent dans ses stations de métro, choisissent ses habitants (toute culture et toute ethnie confondues) comme personnages principaux, s'inspirent des manchettes des quotidiens torontois. Sur un mode tantôt drôle, tantôt tendre, parfois critique ou satirique, les histoires se révèlent à nos oreilles attentives et avides de confidences. Quelle est cette créature hirsute qui hante les stations de métro depuis deux jours et qui fait la une des journaux? Quelle est la première image de la ville qui frappe une jeune Québécoise à son arrivée dans les années soixante? Cet étrange et désagréable inconnu arrivera-t-il à faire basculer l'univers de ce jeune comédien? Certaines rencontres ne changent-elles pas la perception de la vie à Toronto?

Le décor rudimentaire représente une station de métro, où l'on fait des rencontres intéressantes, et que les comédiens choisissent pour nous livrer leurs ragots, leurs visions de ce qui se passe dans leur voisinage et dans la ville. Louise Nolan, Guy Mignault et Glen Charles Landry, ainsi que Martin-David Peters, Sébastien Bertrand et Alain Boisvert (trois artistes qui sont ou ont été animateurs à TFO), se succèdent dans des one-man shows où leur voix et leurs gestes sont leur

unique outil de travail. Une belle performance (bien qu'inégale) qui crée le lien entre le public et l'acteur, l'oreille et la voix, l'imaginaire et l'histoire. Il est en effet difficile de narrer un conte ainsi, à nu, sans paraître redondant, sans prendre le risque de perdre l'attention des spectateurs. Tour de force réussi dans l'ensemble, si l'on passe certains maniérismes empruntés et agaçants et une diction pas toujours audible.

Les textes joués par les comédiens qui en sont également auteurs, offrent une vision assez large et enjouée de ce que peut contenir Toronto en contrastes, ridicule et poésie dans son rythme et chez ses habitants. Cependant tous n'ont pas la même richesse, la même poésie ni la même prétention. Certains louchent dangereusement vers le cliché social ou politique. D'autres manquent d'épaisseur. Mais tous reflètent une interprétation propre de Torontois sur sa ville de passage ou d'adoption, et en cela ils nous touchent et font mouche. Des spectateurs pourront s'offusquer d'un tel étalage, d'une légèreté manifeste ou d'un manque de... mise en scène... Moi, qui ne savais trop à quoi m'attendre, je me suis laissé porter par ces histoires qui n'ont que la prétention de distraire, de faire rire ou réfléchir, et de réunir un groupe de personnes autour d'une voix, d'un texte, d'une émotion et d'une ville : Toronto.

Moins éblouissante qu'une pièce à grand déploiement, la formule du conteur séduit par sa proximité, sa faculté de développer l'imaginaire et son intention de partager, de transmettre une nouvelle, une idée, un sentiment. Une belle idée qu'a eue Guy Mignault pour célébrer les 35 ans du Tft. Je la salue et recommande cette sortie aux personnes avides d'histoires et de traditions. ●